

## CONCEPTS DES SCIENCES SOCIALES

IOAN BIRIȘ\*

*Abstract.* It has been more and more acknowledged, in the past years, in social sciences field, the following paradox: even the concepts constitute the central part of the theories, the specialists, with few exceptions, are paying too little attention to them.

Our study has the purpose to underline the social sciences specificity of concepts in comparison with those from the natural sciences. Hence, our analysis is concerned with the following aspects: a) the constants issue, in the case of social sciences concepts, in comparison with those from the natural sciences; b) the universality issue, in social phenomena field, in comparison with the natural sciences field.

Relativement à la situation des concepts des sciences sociales, au dernier temps on attire de plus en plus l'attention sur un aspect paradoxal: malgré l'importance vitale des concepts, dans leur qualité d'«organiseurs théoriques de la recherche scientifique», les spécialistes en sciences sociales, à peu d'exceptions, leur accorde une attention minimale. Parmi ces exceptions, comme on précise dans un ouvrage récent (G. Goertz, 2005), se trouve surtout G. Sartori et D. Collier, figures dominantes dans l'activité d'analyse des concepts des sciences sociales.

Or, ainsi que Sartori le remarque, un mauvais langage (ayant de mauvais concepts) signifie de mauvaises idées, et les mauvaises idées ne peuvent conduire qu'à une mauvaise connaissance (G. Sartori, 1984). Bien que John Stuart Mill attirât l'attention, à son temps, sur le rôle essentiel des concepts dans leur qualité de «nuclée» des théories, dans les sciences sociales on est arrivé à un «chaos conceptuel», à une sorte de «Tour Babel», cadre dans lequel les «manipulations verbales» remplacent souvent la construction et la reconstruction sociales. Qu'est-ce qu'on peut faire dans une telle situation? La comparaison avec les sciences naturelles s'impose, souvent, spontanément. La précision conceptuelle de la physique classique a constitué et constitue aussi un modèle. D'autre part, ceux qui soutiennent avec fermeté que le modèle représenté par la physique n'est pas compatible avec les sciences sociales sont assez nombreux.

Plus concrètement, si on tient compte des trois types de systèmes essentiels de la réalité, respectivement les systèmes mécaniques, biologiques et sociaux, on peut tirer quelques conclusions (H. Teune, 1984): dans les systèmes mécaniques, tant les composants que les relations d'entre eux restent constantes (c); dans les systèmes biologiques (ou écologiques), le nombre des composants est variable (?) mais les relations entre eux restent constantes (c); dans les systèmes sociaux, tant les composants (?) que les relations d'entre eux (?) sont variables. Ce qui nous permet de construire le tableau suivant (I. Biriș, 2006):

\* *Universitatea de Vest* of Timișoara.

Caractéristiques Types de systèmes	Composants constants (ou non)	Relations constantes (ou non)
Mécaniques	c	c
Biologiques	?	c
Sociaux	?	?

(c = constant; ? = variable)

Grâce à cette situation, les systèmes mécaniques présupposent stabilité et équilibre, ce qui permet un haut degré de mathématisation et l'utilisation par excellence des concepts quantitatifs. Les systèmes biologiques sont moins déterminés, leur mathématisation étant plus restreinte, ce qui implique une aire réduite pour les concepts quantitatifs et l'utilisation plus extensive des concepts qualitatifs. Dans le cas des systèmes sociaux, la mathématisation est possible seulement si nous assumons l'hypothèse que soit les composants restent constants pour un certain temps, soit les relations d'entre eux ne changent pas dans un certain intervalle de temps. C'est pourquoi pour les systèmes sociaux prédominent les concepts qualitatifs et ceux quantitatifs peuvent être employés de manière conditionnelle.

Sans doute, les discussions sur la situation des concepts des sciences sociales sont marquées par la controverse centrale de la philosophie des sciences sociales, celle entre les avocats de la «science unifiée» (de Comte, Durkheim et Mill jusqu'à Hempel et Nagel) et les défenseurs d'une «verstehende science sociale» (de Dilthey, Weber et Gadamer jusqu'à Winch, Taylor et autres). Si les premiers soutiennent que le progrès des sciences sociales ne peut pas avoir lieu en l'absence de l'adaptation des méthodes et des standards des sciences naturelles, ceux de la deuxième catégorie soulignent que la nature des objets d'étude des sciences sociales ne peut pas adopter la logique des sciences naturelles, car la compréhension ne peut pas être formalisée (voir aussi K.O. Apel, 1979).

Vis-à-vis de cette dichotomie traditionnelle tranchante, de nos jours le nombre de ceux qui soutiennent la complémentarité des deux types de sciences et des méthodologies utilisées semble être de plus en plus grand. Si l'adaptation des méthodes de la physique dans les sciences politiques, économiques et même dans celles humanistes s'est produite avec un certain enthousiasme même du XVIII<sup>e</sup> siècle (E. Renan), on reconnaît, entre temps, que dans les sciences naturelles aussi on a besoin d'un effort de compréhension et d'interprétation, car, par exemple, la manière dont on fonde et on teste les axiomes de la science naturelle «ne diffère trop» de la manière de fonder et de tester les axiomes éthiques (A. Einstein, 1992). La reconnaissance d'un monisme méthodologique de la science semble ne plus être un problème aujourd'hui (R. Trigg, 1996). De plus, le fait qu'on parle d'un «monisme ontologique», d'une «unité de la science» relativement à l'objet ne surprend plus. La réalisation d'une «unité de l'objet» est encouragée par les mathématiques structurales, qui incluent, selon Weizsäcker, la théorie de

l'information, l'analyse des systèmes, la cybernétique, mais surtout la théorie des jeux, massivement utilisées à présent dans les sciences sociales. Grâce à l'incorporation des mathématiques structurales on peut mieux observer l'unité des sciences physiques avec les sciences de la vie (voir C.F. Weizsäcker, 1971), et les sciences sociales se retrouvent dans cette unité dans la continuation des sciences de la nature (et non pas en parallèle avec elles).

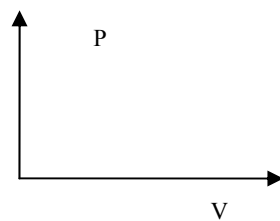
La thèse de l'unité de la science semble être renforcée aujourd'hui par les résultats de la philosophie de l'esprit, discipline considérée par Searle comme la «philosophie première» de la contemporanéité. On a constaté que les explications physique-naturalistes n'entrent pas obligatoirement en conflit avec celles socio-humaines en termes de motifs et buts (W.V. Quine, J.S. Ullian, 1978), que les positions de Durkheim et Weber ne sont pas contradictoires (P.L. Berger, Th. Luckmann, 1999), car la science sociale actuelle agrée deux types de causalité (physique et mentale). Après s'être constituées les théories des actes de parole, des performatifs et de l'intentionnalité, la science sociale a commencé à conscientiser l'existence d'une ontologie profonde, «invisible», en vertu de laquelle on pourrait expliquer «le passage de la physique de la parole aux actes de parole à sens» (J.R. Searle, 2000). Le fait que les états de la conscience ne sont pas tous intentionnels et que les états intentionnels ne sont pas non plus toujours conscients (J.R. Searle, 1998) exprime l'unité et la complémentarité physique-mental.

Sur la base de cette complémentarité, peut-on parler alors d'une spécificité des sciences sociales, respectivement de leurs concepts? Si on accepte un monisme ontologique et l'un méthodologique, peut-il s'agir de n'importe quel dualisme? Il semble que oui, du moins jusqu'à présent, il reste un *dualisme conceptuel*. En ce sens, le programme de Davidson dans les domaines de la philosophie de l'action et de la philosophie de l'esprit nous montre que, dans les conditions de l'acceptation d'un monisme ontologique et de l'un méthodologique, une réduction explicative ne peut pas pourtant être acceptée. Il faut éviter une réduction conceptuelle, car, même si le mental est supervenient au physique, il ne peut pas être réduit à ce qui est physique.

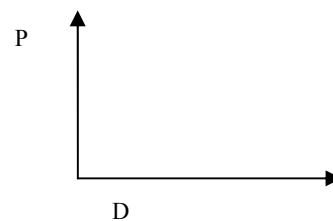
La spécificité des actions humaines intentionnelles consiste dans le fait que celles-ci ne peuvent pas être provoquées que «par des facteurs mentaux tels que des désirs et des croyances» (D. Davidson, 1994). Il y a du moins deux raisons pour lesquelles on ne doit pas accepter la réduction conceptuelle: a) le holisme des concepts mentaux, holisme qui manque, dans l'opinion de Davidson, aux concepts du domaine physique; par exemple, un concept mental comme celui de «croyance» ne peut être compris que relativement aux autres, comme ceux de «désir» ou «action»; b) la dimension normative des concepts mentaux, dimension conformément à laquelle l'arrière-plan des contenus n'est pas un fait d'observation, mais une norme de dissociation, en l'absence de laquelle les contenus mentaux ne peuvent pas être qualifiés (voir P. Engel, 1994a).

Grâce à ces raisons, les spécialistes des sciences sociales ne devraient pas se laisser séduits par les diverses analogies qui peuvent se faire entre les explications des sciences naturelles et celles du domaine du social. Par exemple, il est facile à établir une analogie entre l'opération d'attribution de nombres pour mesurer la température ou le poids en physique et l'opération semblable d'utilisation des phrases du langage pour identifier les contenus de pensée et les énoncés des diverses personnes. Mais une telle analogie n'est pas complète, nous attire l'attention Davidson, parce que les phrases du langage et les contenus de pensée impliquent un processus d'interprétation (D. Davidson, 1994).

Les analogies peuvent être décevantes même dans le cas des expressions quantitatives, des concepts exprimés mathématiquement. Un exemple simple peut nous montrer immédiatement cette chose. Entre la loi du Mariotte de la thermodynamique – loi qui nous dit que, à la même température, le produit entre le volume d'un gaz et sa pression reste constant – et la loi économique de la demande de biens en fonction du prix, l'analogie de la représentation des courbes d'évolution est tout à fait frappante, comme on peut voir dans la figure ci-dessous:



La loi Mariotte:  
 $P \times V = \text{constant}$   
 (P = la pression; V = le volume)



La courbe de la demande en  
 fonction du prix  
 (P = le prix; D = la demande)

Mais ni dans ce cas l'analogie n'est pas complète. Elle s'impose seulement du point de vue formel, par la similitude de la courbe d'évolution, mais dans le contenu elle ne résiste plus. Si dans la loi de Mariotte, par exemple, la croissance de P est d'un certain nombre de fois, cela implique la diminution de V du même nombre de fois, dans la loi de la demande en fonction du prix, l'augmentation de quelques fois ne conduit pas obligatoirement à la diminution proportionnelle de la demande, mais seulement comme tendance généralement-statistique.

Revenons aux deux causes fondamentales de la non-réductibilité du mental au physique: le holisme du mental et sa dimension normative. Toutes les deux obligent les concepts du mental, des sciences sociales en général, à un certain degré de contextualisation. Cette chose a été ressentie par Max Weber quand il a proposé les concepts typologiques, les idéal-types. Car, soit qu'il s'agit de concepts polymorphes, trop théoriques (comme, par exemple, domination, conflit, intégration, etc.), soit qu'il s'agit de concepts sténographiques, construits le plus souvent ad hoc (loisir, adolescence, etc.), ils ne sont pas compris que par relation aux autres d'un champ mental ou sémantique. Parce que la structure formelle de tels concepts

ne ferme pas suffisamment le sens (J.C. Passeron, 1991), ils esquissent plutôt un type générique qui doit être ensuite indexé sur la série des cas individuels. Par exemple, le concept de «féodalisme» des sciences sociales ne peut pas être utilisé comme le concept de «force mécanique» de la physique. Pendant que le dernier n'a pas besoin de contextualisation, le premier ne peut pas être employé que concrètement-historiquement, appliqué à l'Europe médiévale, par exemple, au Japon médiéval ou à la Chine des royaumes, etc.

La dimension normative renforce, à son tour, le caractère contextuel des concepts du mental. La notion de norme, dans la vision de Pascal Engel, comporte au moins trois sens: 1) dans le sens de règle, d'étalon ou principe qui est correctement d'être suivi; 2) dans le sens descriptif, comme une constatation d'une régularité statistique, d'une moyenne (par exemple, la durée de vie «normale»); 3) dans le sens d'idéal ou idéalisation empirique, fonctionnant aussi descriptivement comme modèle explicatif (P. Engel, 1994b). Tous les trois sens normatifs se retrouvent dans les concepts intentionnaux: dans le premier sens, comme une normativité d'inférence, dans le deuxième, comme une norme de rationalité et dans le troisième comme normes sociales de signification. Les dernières sont relatives à une certaine communauté, sont immanentes à la communauté, c'est pourquoi elles ne peuvent pas être découvertes avant l'interprétation. Voilà pourquoi les concepts et les raisonnements des sciences sociales se caractérisent non tant par la constance et la généralisation, mais plutôt par un «va-et-vient argumentatif entre raisonnement statistique et contextualisation historique» (J.C. Passeron, 1991).

Il y a des raisons pour lesquelles les classifications des concepts seulement en fonction de leur relation avec le dénoté (comme le font, par exemple, Carnap et Achinstein) n'aident presque pas du tout les sciences sociales. Pour Achinstein, par exemple, la science utilise trois catégories de concepts: ceux qui désignent des objets ou des réalités physiques; des concepts plus abstraits, applicables dans certaines conditions aux objets physiques et les concepts quantitatifs (P. Achinstein, 1968). A notre avis, à part la relation avec le dénoté empirique, l'analyse des concepts scientifiques gagne si on a en vue encore deux coordonnées: la manière d'obtention des concepts et leur fonction théorique. En ce sens, si nous tenons compte des grands linéaments de l'histoire des concepts scientifiques, nous pouvons établir le tableau suivant (I. Biriş, 2006b):

Types de concepts	La manière d'obtention	La fonction théorique	La relation avec le dénoté empirique
Concepts génériques	réflectoire	descriptif-classificatrice	directe
Concepts quantitatifs	constructif-mathématique	explicatif-logique	indirecte
Concepts-images	constructif-hypothétique	euristique-hypothétique	transempirique
Concepts idéal-typiques	constructif-typologique	euristique-typologique	modélatrice

Le premier type de concepts, ceux génériques, aident d'une manière spéciale une démarche qualitative, classificatrice, et ont à la base la logique aristotélicienne. Le deuxième type est promu surtout par la science moderne, par le modèle galiléo-newtonien. Dans le cas des concepts-images, le modèle est plutôt celui morphologique, professé par Goethe dans la recherche des phénomènes «originaux», des phénomènes «prototype». La dernière catégorie, celle des concepts idéal-typiques, d'inspiration weberienne, par sa fonction euristique-typologique et par son action modélatrice en rapport avec l'expérience (ontologiquement, non seulement méthodologiquement), répond probablement de la manière la plus adéquate au domaine de l'intentionnalité. Soit que, sur cette voie, on arrive à des concepts polaires (fréquents dans les sciences sociales), soit à des concepts idéaux, normatifs, ils mettent en évidence la spécificité du mental, de la réalité socio-humaine.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Achinstein, Peter, 1968, *Concepts of science*, The John Hopkins Press, Baltimore, Maryland.
- Apel, Karl Otto, 1979, *Die Enklären-Verstehen-Kontroverse in Transzendental-Pragmatischer Sicht*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.
- Berger, P.L., Luckmann, Th., 1999, *Construirea socială a realității*, p. 28, Editura Univers, București, ISBN 973-34-0601-5.
- Biriș, Ioan, 2006a (ed.), *Societate și comunicare culturală*, p. 201, Editura Tehnică, București, ISBN 973-31-2274-2.
- Biriș, Ioan, 2006b, *Natura conceptuală a matricei stilistice la Lucian Blaga*, în vol. *Meridian Blaga*, 6, Filosofie, p. 42, Editura Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, ISBN 973-686-887-7.
- Davidson, Donald, 1994, *La mesure du mental*, în vol. *Lire Davidson* (ed. Pascal Engel), p. 45, 49, Editions de l'Eclat.
- Einstein, Albert, 1992, *Cum văd eu lumea*, p. 291, Editura Humanitas, București, ISBN 973-28-0193-X.
- Engel, Pascal, 1994a, *Perspectives sur Davidson*, dans le vol. *Lire Davidson*, p. 16-17, Editions de l'Eclat.
- Engel, Pascal, 1994b, *Trois formes de normativité*, dans le vol. *Lire Davidson*, p. 207, Editions de l'Eclat.
- Goertz, Gary, 2005, *Social Science Concepts: A User's Guide*, Princetown University Press, ISBN 0-691-12411-6.
- Passeron, Jean-Claude, 1991, *Le raisonnement sociologique*, p. 61, Editions Nathan, Paris.
- Quine, W.V., Ullian, J.S., 1978, *The Web of Belief*, McGraw-Hill Inc.
- Renan, Ernest, *Dialogues et fragments philosophiques*, sixième édition, p. 207, Calman-Levy, Editeurs, Paris.
- Sartori, Giovanni (ed.), 1984, *Social Science Concepts*, p. 15, Sage Publications, Beverly Hills/London/New Delhi, ISBN 0-8039-2177-2.
- Searle, John R., 2000, *Realitatea ca proiect social*, p. 13, Editura Polirom, Iași, ISBN 973-683-579-0.
- Searle, John R., 1998, *Mind, Language and Society*, p. 65, Phoenix.
- Teune, Henry, 1984, *Integration*, în Sartori, G. (ed.), p.250, Sage Publications, Beverly Hills/London/New Delhi, ISBN 0-8039-2177-2.
- Trigg, Roger, 1996, *Înțelegerea științei sociale*, p. 61, 246, Editura Științifică, București, ISBN 973-44-0186-6.
- Von Weizsacker, Carl Friedrich, *Die Einheit der Natur*, Carl Hanser Verlag, Munchen.